cioux que ces procédés, c'est le sens du vrai. Au milieu de ses fictions les plus hardies, on sent partout l'observateur sagace et sincère de la nature humaine comme de la nature physique, et par là surtout la poésie homérique se distingue de cette poésie indienne qu'on aime aujourd'hui à lui opposer. C'est une comparaison facile à faire en étudiant dans l'Iliade et dans l'Odyssée certains épisodes qui ont leurs analogues (bien qu'on ne puisse guère supposer une filiation directe) dans le Ramâyâna ou le Mahabhârata. On y verra que la muse indienne, parfois si noble et si brillante, se perd trop souvent dans un merveilleux monstrueux et déraisonnable qui ne laisse aucune place à la vérité humaine. Aussi l'Inde n'a pas eu d'histoire, tandis qu'Homère, nous le montrions tout à l'heure, est le devancier et le modèle d'Hérodote. Lorsque Thucydide cherche à se rendre compte de ce qu'a pu être l'expédition d'Agamemnon contre Troie, bien qu'il semble douter sur certains points de la véracité d'Homère, car « en sa qualité de poète, dit-il, il est probable qu'il a embelli les choses en les exagérant, » il ne laisse pas toutefois de constater que ses hypothèses concordent avec les données de l'Iliade. Sur la généalogie des familles royales, sur les limites et la puissance relatives de ces petites souverainetés, sur les rapports et les guerres des Hellènes soit entre eux soit avec leurs voisins, Homère entre à chaque instant dans une foule de détails d'une précision tout historique, et qui, s'ils ne sont pas vrais d'une vérité absolue (ce qui est si fréquent même dans les historiens), étaient vrais au moins comme traditions vivantes et généralement reçues chez les divers peuples de la Grèce. Les historiens des âges postérieurs n'hésitent point à les reproduire comme des faits avérés. Pour n'en citer qu'un exemple, nous retrouvons dans Strabon toute la généalogie des fils de Portheus telle qu'elle est exposée au livre xiv de